

Structures du phénomène humain

Le livre de la Genèse nous apprend que Dieu après avoir créé les animaux le cinquième jour a ensuite créé l'Homme le sixième jour en lui donnant un corps et une âme et en lui conférant la suprématie sur tous les êtres vivants. Dans l'esprit de l'auteur sacré l'Homme est créé à part, domine le règne animal car il possède une âme et surtout il jouit de liens privilégiés avec Dieu. L'auteur sacré n'a jamais eu l'intention de faire oeuvre de naturaliste. Il s'est servi des connaissances de son époque pour illustrer une leçon de théologie sur le rôle privilégié de l'humanité, sur le péché originel et sur la promesse d'un Rédempteur.

Longtemps, cette distinction n'a pas été perçue. On a voulu faire d'un enseignement purement moral une histoire de l'origine des êtres vivants, de l'Homme en particulier. Si l'on veut suivre à la lettre le texte biblique, il faut admettre que les espèces sont immuables, qu'elles ont été créées telles quelles depuis leur origine, que l'Homme est apparu en dernier avec un corps semblable au nôtre, bien après les plantes et les animaux. Cette théorie s'appelle le fixisme. Sa vision discontinue du monde exige des créations successives séparées entre elles par des ruptures brutales, le plus souvent des cataclysmes. Ainsi, pour expliquer l'existence de fossiles, le naturaliste français d'Orbigny a-t-il imaginé, il y a 150 ans, vingt-sept créations successives séparées entre elles par autant de cataclysmes. Dans une telle optique il était impensable de concevoir une continuité biologique entre les animaux et l'Homme.

La rigidité de cette vue des choses avait déjà heurté les observations faites par les grands naturalistes de la seconde moitié du 18^{ème} siècle. Ainsi, Linné fut conduit à admettre la variabilité des espèces, même la naissance d'espèces nouvelles mais sans aller jusqu'à reconnaître qu'une espèce puisse se transformer en une

autre. Dans son traité «*Systema naturae, sive regna tria naturae, systematica proposita*», paru en 1735, il nota qu'il existait des ressemblances morphologiques entre l'Homme et les Singes. Cette constatation l'amena à intégrer l'Homme dans sa classification des êtres vivants. Il le situa dans l'ordre des Primates mais créa pour lui un genre spécial: *Homo*.

Un peu plus tard, le grand naturaliste français Georges Buffon, écrivait en 1778 dans son traité sur «*Les époques de la Nature*» que l'époque de l'Homme n'est que la septième, bien postérieure à la cinquième qui avait vu l'apparition sur terre des grands animaux, Eléphants, Hippopotames, Rhinocéros dont on avait trouvé les restes fossiles dans le sol. Pourtant, la pensée de Buffon s'orientait de plus en plus vers l'intime conviction que la fixité des espèces était discutable et que l'univers était né d'une lente transformation. Il fondait cette conviction beaucoup plus sur son intuition que sur l'expérience mais il ouvrait déjà la voie aux thèses évolutionnistes.

Dès le début du 19^{ème} siècle les théories fixistes firent l'objet des critiques de Lamarck qui, dans ses deux ouvrages «*Philosophie zoologique*» (1809) et «*Histoire naturelle des animaux sans vertèbres*» (1815-1822), montra que les espèces descendaient les unes des autres sous l'influence du milieu.

Les thèses évolutionnistes connurent une très grande diffusion avec les travaux de Darwin, en particulier «*De l'origine des espèces par voie de sélection naturelle*» (1859) et surtout «*La descendance de l'homme et la sélection naturelle*» (1871), où il présenta une explication mécaniste de l'évolution.

Par la suite, Haeckel avec son ouvrage «*L'anthropogénie ou l'histoire de l'évolution humaine*» (1877) et surtout Huxley avec «*Evidence as to Man's place in the Nature*» (1891) furent des propagandistes efficaces des théories évolutionnistes. Les naturalistes admirent de plus en plus qu'il y avait une évolution généralisée et que l'Homme lui-même, faisant partie intégrante des êtres vivants, est impliqué dans ce phénomène. Huxley, en particulier, insiste sur les affinités profondes qui existent entre la morphologie de l'Homme et celles des grands Anthropoïdes.

L'évolutionnisme remettait en cause une certaine conception de l'univers et de sa création. Ce fut une véritable révolution des idées qui provoqua pendant près d'un siècle des polémiques passionnées où se heurtèrent non seulement des naturalistes mais aussi des sociologues, des psychologues, des philosophes, sans oublier des

théologiens. Actuellement, les thèses fixistes, en raison de leur incompatibilité avec les acquis de la Science, sont pratiquement abandonnées. Si l'on accepte le principe de l'évolution, le problème de l'origine de l'Homme se pose avec acuité. Des ressemblances anatomiques entre les Anthroïdes et l'Homme étant indéniables, il y a origine commune. Que faut-il entendre par origine commune?

Au début, dans le feu des polémiques, les évolutionnistes eurent trop tendance à ramener l'Homme à l'animal. Tout le monde se souvient de la fameuse formule: l'Homme descend du Singe. Depuis une cinquantaine d'années, on est devenu plus prudent. La multiplication des découvertes de fossiles pré-humains et humains, la prise de conscience de la haute antiquité de l'apparition de l'Homme ont démontré qu'il convenait d'établir une définition du «phénomène humain» pour reprendre l'expression du P. Teilhard de Chardin. Tout en tenant compte des analogies que les recherches en anatomie et en psychologie comparées ont mises en évidence, on a tendance à insister de plus en plus sur la profonde originalité de l'Homme. Les travaux les plus récents des paléontologistes et des anthropologistes montrent que, pour la majorité d'entre eux, l'Homme appartient à l'ordre des Primates, qu'il est enraciné dans le monde animal mais que l'exercice de la pensée réfléchie entraîne des modifications profondes du comportement. Il y a à la fois continuité biologique et rupture mentale.

A quel moment cette rupture s'est-elle produite? Quels sont les critères qui permettent de la situer? Nous savons que le phénomène de l'hominisation a débuté il y a entre 9 et 14 millions d'années avec *Ramapithecus*. Entre *Ramapithecus*, très proche de ses contemporains, les singes miocènes, et *Homo sapiens sapiens*, le peintre de Lascaux, qui est si près de nous, il y a eu apparition de la pensée réfléchie, rupture avec des comportements purement animaux. Le dépouillement des archives laissées par nos ancêtres peut seul nous apporter, sinon la solution de ce problème, du moins des éléments de solution.

I — Les données paléontologiques

Durant ces vingt dernières années les découvertes de fossiles pré-humains et humains se sont multipliées avec la possibilité, grâce

à l'utilisation des méthodes isotopiques, de les dater avec une précision croissante. Le profil de l'évolution du primate miocène à l'homme moderne se précise, les lacunes se réduisent et les paliers évolutifs se multiplient. Ne pourrait-on pas suivre pas à pas ce processus d'hominisation et par une analyse minutieuse des restes fossiles arriver à situer le point de rupture entre monde animal et monde humain? Vieux rêve d'anthropologistes aussi réputés que Keith ou Vallois mais qui se heurte à des difficultés croissantes.

Première difficulté: plus on découvre de fossiles, plus le processus d'hominisation apparaît comme un phénomène continu où il est impossible de situer le point de rupture.

Deuxième difficulté: bien que de plus en plus nombreux, les restes fossiles ne nous livrent que des informations fragmentaires et, dans les cas les plus anciens, laissent dans l'obscurité le stade évolutif de certains caractères fondamentaux comme l'acquisition de la station droite qui libère la main et permet l'accroissement du volume cérébral ou comme les modifications qui apparaissent dans la structure de l'encéphale.

Ainsi, *Ramapithecus* s'écarte du rameau simien et se rapproche des Hominidés par certains caractères faciaux mais l'absence de restes post-céphaliques suffisants ne permet pas de préciser à quel stade de l'acquisition de la station droite il peut se situer.

S'il est admis que les Australopithèques jouissaient d'une certaine station droite, moins parfaite que la nôtre, par contre l'évaluation de leur capacité cérébrale pose des problèmes. Elle varie de 435 à 570 cm³ selon les auteurs. Estimations influencées par l'idée qu'elles doivent se situer près du seuil de l'hominisation, soit 750 cm³. Ce chiffre est lui-même contestable car il repose sur le postulat que le seuil de rupture doit se situer entre le maximum de la capacité cérébrale des Anthropoïdes (650 cm³) et celle des Pithécanthropiens (environ 800 cm³). Ce postulat manque de rigueur car Anthropoïdes et Hominidés appartiennent à deux rameaux évolutifs qui se sont progressivement écartés l'un de l'autre. Le volume cérébral des premiers ne peut être considéré comme un arrêt du développement de celui des seconds.

Dans le cas très favorable où nous possédons les restes presque complets d'un homme fossile, par exemple l'*Homo sapiens neanderta-*

lensis de la Chapelle-aux-Saints, la reconstitution du squelette faite par un aussi éminent anthropologiste que M. Boule est un sujet de discussion. Lui-même avait signalé les difficultés qu'il avait rencontrées pour la connaissance de la morphologie de l'encéphale. Il avait été obligé de se baser sur l'analyse des moulages endocrâniens qui donne des résultats approximatifs car les méninges s'interposent entre le cortex et la boîte crânienne, ce qui lui faisait écrire: «Les résultats des études que l'on peut effectuer sur des moulages de la cavité crânienne sont comparables à l'idée que l'on se ferait d'une statue dont il serait interdit de soulever les voiles, représentés ici par les méninges».

Ainsi, l'Anatomie comparée et la Paléontologie humaine ne nous offrent qu'une approche partielle à la solution du problème de l'homínisation. Leur apport restera toujours incomplet en raison de la continuité biologique qui existe entre les Primates pré-humains et les premiers Hommes. Il faut donc avoir recours à d'autres disciplines qui, allant au-delà des problèmes purement anatomiques, tentent d'analyser les premières manifestations de la pensée réflexive, par exemple l'Archéologie préhistorique.

II — Les données de l'Archéologie préhistorique

L'Archéologie préhistorique, qui est l'étude de tous les témoignages de l'activité de l'Homme durant les temps précédant les premières oeuvres écrites, devrait nous permettre de mieux connaître les débuts de la pensée réflexive. Nous serons ainsi amenés à nous pencher sur l'analyse des données qui nous sont parvenues sur la fabrication et l'utilisation des outils, sur l'usage du feu, sur l'apparition du langage articulé, sur les manifestations esthétiques et sur le rituel funéraire.

1 — L'outil

Des poètes et des philosophes de l'Antiquité classique eurent conscience que l'Humanité avait connu des stades primitifs durant lesquels des outils très grossiers avaient été employés.

Hésiode, dans son poème «*Les travaux et les jours*» nous dit que «Leurs armes étaient de bronze, de bronze leurs maisons, avec le bronze ils labouraient car le fer noir n'existait pas» (v. 151).

Les Epicuriens furent les premiers à concevoir l'idée d'un progrès technique durant les périodes les plus anciennes de l'humanité. Lucrèce dans son poème «*De rerum Naturae*» chante la triple évolution de l'industrie: d'abord l'âge de la pierre, puis celui du bronze, enfin celui du fer. Témoins ces vers célèbres: «Les premières armes furent les mains, les ongles et les dents, comme aussi les pierres, les branches cassées aux arbres, puis la flamme et le feu dès qu'ils furent connus. Plus tard, les propriétés du bronze et du fer furent découvertes et l'usage du bronze précéda celui du fer» (V, v. 1282 sq.).

Au 19^{ème} siècle, dès que l'on reprit conscience de la haute antiquité de l'Homme, faute de documents paléontologiques, ce fut l'outil qui fut choisi comme critère de son activité réfléchie. Les premiers préhistoriens, en particulier Boucher de Perthes, le fondateur de l'Archéologie préhistorique, s'attachèrent donc à trouver des pierres intentionnellement taillées dans des terrains anciens. C'est ainsi que Boucher de Perthes écrivait: «Dans leur imperfection, ces pierres grossières n'en prouvent pas moins l'existence de l'Homme aussi sûrement que l'eût fait tout un Louvre».

Au début du siècle, la thèse que l'outil était le critère de l'activité réflexive fut affirmée par les philosophes Henri Bergson et Edouard Le Roy. Pour le premier l'intelligence est la faculté de penser la matière, d'inventer des outils dont la fabrication est créatrice de vie sociale: «Si pour définir notre espèce nous nous en tenions strictement à ce que l'Histoire et la Préhistoire nous présentent comme la caractéristique constante de l'homme et de l'intelligence, nous ne dirions peut-être pas *homo sapiens* mais *homo faber*. En définitive, l'intelligence envisagée dans ce qui paraît en être la démarche originelle est la faculté de fabriquer des outils artificiels, en particulier des outils à faire des outils» (*l'Evolution créatrice*, p. 611 sq.).

Il y a trente ans, ce critère paraissait encore valable. En 1951, un anthropologiste anglais, Kenneth P. Oakley, propose comme définition de l'Homme: un fabriquant d'outils. C'est le titre de son ouvrage «*Man, the toolmaker*». L'Homme n'est pas simplement un utilisateur, il doit être créateur d'outils car autrement son activité ne pourrait se différencier de celle des Anthropoïdes.

Cette théorie est remise en question grâce aux résultats des recherches effectuées depuis une vingtaine d'années sur les Anthropoïdes et les Australopithèques.

On savait déjà que les animaux sont capables d'utiliser des objets à l'état brut (branches d'arbres, fétus de paille, épines, feuilles...) par exemple pour attraper des proies ou pour récolter des fruits. Il ne s'agit pas d'activités intelligentes car nous sommes ici dans le domaine de l'instinct où les comportements parfaitement adaptés à un type de situation se révèlent incapables de faire face à l'imprévu, où leur acquisition est innée et n'est pas le fruit de l'éducation des parents.

Il en est tout autrement des Anthropoïdes. Les observations faites par Jane Van Lawick Goodall sur une population de Chimpanzés vivant en liberté dans une réserve de Tanzanie ont prouvé qu'ils étaient capables de faire face à une situation imprévue car ils peuvent utiliser un même objet pour une pluralité de fins: se servir de tiges ou de bâtonnets pour capturer des termites, pour agrandir des nids souterrains d'abeilles, employer des feuilles préalablement mâchées afin d'accroître leurs possibilités d'absorption pour éponger de l'eau, pour se nettoyer le corps, pour tamponner des plaies. Outre l'utilisation directe de certains objets, d'autres subissent des préparations sommaires qui les modifient, comme dépouiller des rameaux de leurs feuilles afin de capturer plus efficacement des termites. C'est le début de la fabrication de l'outil. Enfin, un embryon d'éducation a été observé: par exemple, les parents peuvent apprendre à leurs enfants à ramasser des feuilles pour se nettoyer le corps. Malgré tout, un fossé important sépare l'Anthropoïde de l'Homme car il n'est pas capable de se servir d'un outil pour en fabriquer un autre.

Les Australopithèques connaissaient une certaine locomotion bipède qui libérait la main. Celle-ci, tout en ne présentant pas exactement les mêmes caractéristiques anatomiques que celle d'un Homme, servait d'organe de préhension, était capable de manier et de fabriquer des outils. Longtemps, on a pensé que les Australopithèques utilisaient des outils à l'état brut mais qu'ils ne savaient pas les tailler. Depuis les fouilles faites à l'Omo, à la frontière du Kenya et de l'Ethiopie, on a changé d'avis: les Australopithèques ont taillé des galets. Ainsi, J. Chavaillon a récolté des quartz taillés dans des niveaux d'habitat qui datent de 2.300.000 ans. Il a donc existé un stade pré-humain de l'outil.

L'outil n'est donc pas le résultat de l'homínisation mais en fut un facteur déterminant. J. Piveteau explique ce passage à l'homínisation par sa théorie du perfectionnement réciproque du cerveau et de la main par poussées alternatives, tantôt de l'une, tantôt de l'autre.

Il observe que la vie est conscience dès ses débuts et donc qu'elle renferme le germe d'un processus plus ou moins diffus de réflexion. Le problème n'est donc pas de savoir si la réflexion existe mais de savoir comment elle se dégage.

Chez les animaux, le geste suit immédiatement la stimulation. La conscience, si elle apparaît de façon fugitive, s'éteint presque tout de suite. Chez l'Homme, il y a action différée. Si, pour une raison quelconque il y a un temps mort entre la stimulation et le geste, la main libérée par la station droite peut agir de façon relativement indépendante par rapport au cerveau. Le cerveau réagit de suite à la stimulation en prévoyant alors que la main peut attendre pour agir. Ce décalage entre l'action du cerveau et celui de la main provoque la pensée réflexive.

Cette théorie de J. Piveteau trouve son application dans le cas des Australopithèques où par l'intermédiaire de l'outil il a existé ce dialogue entre la main et le cerveau, ces poussées alternatives, décalées dans le temps, qui ont fait avancer lentement mais progressivement la pensée pour aboutir finalement à l'homínisation.

En résumé, chez les Australopithèques, le dialogue entre la main et le cerveau aboutit à l'apparition de la pensée technique qui n'est que l'annonce de la pensée réfléchie. La marche vers l'homínisation débute par une action sur la matière inerte pour fabriquer et utiliser des outils. Il y a un stade pré-humain de l'outil. Dans les sites où Australopithèques et premiers Hommes ont co-existé il est bien difficile de faire la part de ce qui a été taillé par les uns et par les autres. L'homogénéité et la simplicité des techniques, l'absence ou l'extrême lenteur du progrès sont caractéristiques de ces vieilles industries souvent taillées dans une matière aussi ingrate à déchiffrer que le quartz. Il faudra attendre bien des millénaires avant d'observer un outillage plus diversifié et surtout mieux adapté qui révèle l'activité de la pensée réflexive.

Si la fabrication de l'outil ne coïncide pas avec les débuts de la pensée réflexive, elle n'en n'est pas moins facteur de progrès. Elle favorise l'invention individuelle. Elle facilite la transmission de

acquis par l'éducation. Elle permet l'addition des inventions nouvelles aux acquisitions déjà obtenues. Tous ces facteurs réunis sont la condition du progrès. Celui-ci, même minime, permet une diversification et une spécialisation croissantes de l'outillage. Ainsi, se produit l'accélération du progrès technique, d'abord très modeste mais qui ira de plus en plus rapidement.

En conclusion, l'analyse des plus anciennes industries ne nous permet pas de situer le seuil de l'hominisation. Celui-ci est franchi depuis des millénaires lorsque nous constatons les signes d'un progrès technique, fruit de l'intelligence réflexive.

2 — *Le feu*

Les premiers hommes, tout comme les animaux qui les entouraient, ont été en contact avec le feu et parfois en ont subi l'action, qu'il s'agisse des effets de la foudre, des grands incendies de savanes tropicales provoqués par la sécheresse ou des éruptions volcaniques. Nous savons, par exemple, que les premiers hommes qui ont vécu dans la vallée de l'Omo ont été périodiquement délogés de leurs habitats par des coulées de lave.

A la différence des animaux, grâce à son intelligence, l'homme n'a pas subi passivement l'action du feu. Il a vite cherché à en tirer parti. Comme le note A. Varagnac, le feu a été la première source d'énergie auxiliaire que l'Homme soit parvenu à maîtriser. L'un des soucis principaux de nos plus anciens ancêtres a dû consister à recueillir le feu et surtout à le conserver. La production du feu fut une étape décisive de la libération des contraintes de la Nature. Libération qui apportait un mieux-être certain, qui favorisait l'exercice de l'intelligence et de la réflexion.

La préhistoire du feu est très mal connue. Quand l'Homme a-t-il commencé à utiliser le feu? Quand a-t-il trouvé le moyen de produire le feu? Nous n'en savons rien. Dans les sols d'habitat les plus anciens il est fort difficile de distinguer si les restes charbonneux qui ont subsisté sont d'origine naturelle ou s'ils ont été le produit d'une activité intentionnelle. Les vestiges les plus anciens de foyers construits se rencontreraient dans le site de Terra Amata, près de Nice (France). Ils dateraient de 380.000 ans, ce qui est relativement récent dans l'histoire de l'humanité.

Le feu a joué des rôles multiples dans la vie de nos plus anciens ancêtres. Il a été utilisé comme source de chaleur. Il a

permis la cuisson des aliments, ce qui a pu entraîner des modifications génétiques et psychiques qu'il nous est difficile d'apprécier. Il a été aussi source de lumière permettant la prolongation des activités diurnes. Le foyer a dû servir de lieu de rassemblement privilégié du groupe et a pu même faire l'objet d'un culte.

L'importance de ce rôle, la fascination que peut exercer la flamme ont laissé un souvenir vivace dans l'inconscient de l'Humanité. Le mythe de Prométhée n'est-il pas une évocation de cette lointaine conquête, de l'indépendance arrachée par l'Homme à une Nature réticente.

3 — *Le langage articulé*

Nous savons que les animaux sont capables de communiquer entre eux par le moyen de sons: ainsi le chant des oiseaux ou les cris poussés par un guetteur pour avertir le troupeau d'un danger qui le menace. Les grands singes, eux-mêmes, ne peuvent émettre que des cris pour faire part de leurs sentiments à leurs semblables. L'Homme est le seul être vivant à posséder un langage articulé.

La possession du langage articulé requiert sur le plan anatomique un appareil phonatoire adéquat avec, en plus, la possibilité de savoir s'en servir. Nuance importante, car les Anthropoïdes possèdent cet appareil phonatoire, à quelques nuances près, mais sont incapables de parler. Il est aussi nécessaire que l'être qui a la possibilité d'articuler des sons sache qu'il peut être compris par d'autres. Cette faculté requiert un développement cérébral qui ne se rencontre que chez les Hominidés. Ce développement de l'intelligence ne peut se produire que par l'acquisition de la station droite qui provoque l'asymétrie des lobes cérébraux, condition indispensable à la possession du langage. En outre, la station droite est nécessaire pour l'émission de sons articulés par le système phonatoire. Elle détermine la direction de l'axe du larynx par rapport à la bouche, ce qui permet de moduler le souffle et de rendre l'articulation possible.

Le langage articulé est un outil très perfectionné qui a permis à des individus de communiquer entre eux, d'échanger des informations et surtout de transmettre un acquit, d'assurer le progrès technique et de le développer par l'éducation. Le langage articulé est un code abstrait qui suppose un développement intellectuel qui n'est pas nécessaire pour un simple fabricant d'outils. *Homo loquens* appartient à un autre univers culturel que *Homo faber*.

La possession du langage articulé étant un jalon capital dans l'histoire de l'hominisation, on doit se poser la question: Quand et comment l'Homme a-t'il commencé à parler?

La parole ne laissant aucun vestige matériel, il faut avoir recours au paléontologiste qui sera obligé, une fois de plus, de constater les graves lacunes de ses connaissances. Il ignore tout de la structure cérébrale des premiers Hommes alors que la possession du langage articulé pose un problème de neurones. Il ne peut compter sur l'étude des parties molles (langue, larynx) qui auraient pu fournir des indications fondamentales mais ont été détruites. Les vestiges osseux sont rares et incomplets. Le degré de station droite des Hommes fossiles, autre élément très important, est souvent difficile à établir avec précision. L'étude des moulages endocrâniens ne nous livre qu'une image incomplète des lobes cérébraux. On a bien cherché en étudiant la morphologie des maxillaires inférieurs à savoir quel aurait pu être le rôle de la langue mais il est bien souvent difficile de départager dans quelle mesure elle servait à la phonation plutôt qu'à la déglutition.

Les premiers hommes ont-ils possédé un langage élémentaire bien plus évolué que les cris des singes qui étaient leurs contemporains? Certains anthropologistes le pensent mais c'est une pure hypothèse qui mérite démonstration. Cependant, il faut dissocier développement intellectuel et possession du langage articulé. Il existe des modes de communication permettant des échanges d'idées et de techniques qui ne passent pas par le langage: émissions de fumées, dessins tracés sur le sable... De nos jours, les sourds-muets communiquent fort bien par le moyen de gestes.

Penchons nous sur le cas de *Homo sapiens neandertalensis*, qui a vécu il y a une centaine de milliers d'années, et dont nous possédons des restes osseux, parfois complets, toujours relativement abondants et bien étudiés. Savait-il parler? Si oui, son langage était-il différent ou analogue à celui de *Homo sapiens sapiens*?

Sur le plan anatomique, réalisait-il les trois conditions requises?

1 — station droite. Tout le monde est d'accord pour admettre que les Néandertaliens possédaient une certaine station droite, très supérieure à celle des premiers hommes. Était-elle imparfaite ou analogue à celle des hommes modernes? M. Boule était partisan de la première hypothèse, C. Arambourg et J. Piveteau de la seconde.

2 — asymétrie des lobes cérébraux. On estime généralement qu'elle existait chez les Néandertaliens.

3 — appareil phonatoire. En tenant compte de la marge d'incertitude imposée par la non-conservations des parties molles, il semble qu'il subsistait quelques différences par rapport à celui des hommes modernes.

Sur le plan intellectuel, il est certain que les Néandertaliens possédaient des facultés d'abstraction suffisantes pour parler. L'outillage lithique qu'il nous a laissé en est le témoignage. Il est peut-être moins varié que celui de *Homo sapiens sapiens* mais il lui est comparable par la qualité de la facture et par son adaptation à un usage déterminé.

En conclusion, on peut admettre que les Néandertaliens réunissaient les conditions anatomiques requises pour posséder un langage articulé et qu'ils disposaient de facultés suffisantes d'abstraction pour utiliser des symboles. Donc, ils devaient être capables de parler. Ce langage était-il semblable à celui des hommes modernes? Ce n'est pas évident mais il est prudent d'admettre que nous ne possédons pas les éléments suffisants pour en juger.

Ainsi, les lacunes de nos connaissances sur un palier important, mais qui n'est pas fondamental, du progrès de la pensée réflexive, de la vie sociale et de l'éducation ne nous permettent guère d'aller au-delà d'une centaine de milliers d'années dans l'histoire de l'humanité. Pour les périodes plus anciennes notre ignorance est totale. Ceci dit, le critère du langage articulé n'est pas absolument significatif du degré d'évolution culturel d'un groupe humain.

4 — Les manifestations esthétiques

Comment l'activité de la pensée réflexive peut-elle être à l'origine de sentiments esthétiques?

L'exercice de la pensée réflexive conduit naturellement à la connaissance. Cette connaissance ne présente aucun intérêt si elle ne conduit pas à choisir dans des circonstances données la solution qui paraît la meilleure et la plus adaptée. Choix qui engage le présent mais aussi l'avenir. Il pourra se porter sur l'amélioration de conditions matérielles ou pourra être un jugement de valeur

sur une attitude ou un comportement. Ainsi, la pensée réflexive est à la fois source des jugements esthétiques et moraux.

Il est vraisemblable que dès les origines nos premiers ancêtres pratiquaient déjà des activités qui n'étaient pas liées directement à la technique comme des chants, des danses, des tatouages, des parures dont il ne subsiste aucunes traces.

Par contre, un bon exemple de choix nous est fourni dès les périodes les plus anciennes de l'activité de *Homo faber*. Il y a une lente mais continuelle progression qualitative dans la fabrication des outils en pierre, pratiquement les seuls vestiges d'activités humaines primitives qui aient été conservés. On note une amélioration de la forme de l'outil qui en facilite le maniement, une amélioration dans la qualité du tranchant des arêtes qui en augmente l'efficacité. Ce processus aboutit à une recherche de l'harmonie des formes, à une qualité esthétique qui, à la limite, ne trouve plus sa justification dans la pure efficacité technique, dans la recherche du meilleur rendement. On peut imaginer que ces artisans ont contemplé quelques unes de leurs oeuvres avec un certain regard qui était déjà une manifestation de goût.

Si nous progressons dans le temps, nous constatons que les Hommes de la race de Néandertal, qui vivaient en Europe occidentale il y a une centaine de milliers d'années, ont su s'affranchir des contingences matérielles et ont eu le goût de l'inutile. Les fouilles poursuivies dans les abris sous roche et les grottes qu'ils fréquentaient ont livré des objets qui n'avaient pas d'utilité pratique mais qui avaient attiré leur attention par la couleur, l'éclat ou tout simplement par un aspect insolite: petits galets de couleurs vives, cristaux de roche ou de calcite, fragments de stalactites, minéraux de fer ou de plomb, pierres présentant naturellement des formes fantastiques... Ce goût de l'inutile est une manifestation de sens esthétique. On croit retrouver ici ces cabinets de curiosité qui, à des époques beaucoup plus récentes, ont fait l'objet de soins de collectionneurs et d'amateurs d'art.

Plus tard, il y a environ 30 000 ans, ce sont les débuts de l'art rupestre. Manifestations d'une qualité artistique exceptionnelle qui démontrent que l'intelligence et la sensibilité de l'*Homo sapiens sapiens* du Paléolithique supérieur étaient égales aux nôtres. Toutes ces peintures, ces gravures, ces sculptures que nous admirons, qui ont échappé à l'action destructrice du temps ne sont qu'une infime fraction d'une production artistique qui devait être riche et variée,

comprenant de multiples formes d'expression, des chants, des danses, des peintures corporelles, des décorations sur matières périssables qui devaient entretenir entre elles des relations complexes. Notre connaissance de l'art paléolithique est donc très partielle, très limitée, ce qui explique les difficultés que nous rencontrons pour en comprendre la signification. Nous en sommes réduits à des interprétations, fruits de notre mentalité d'hommes du 20^{ème} siècle, qui sont évidemment fort éloignées de celles qui ont guidé les artistes préhistoriques.

Il est possible de suivre l'évolution de cet art depuis les tracés faits au doigt sur argile, les taches de couleur sur les parois des grottes, les premières figures d'animaux, les premiers symboles sexuels jusqu'aux extraordinaires peintures polychromes de Lascaux ou d'Altamira. Art à la fois figuratif et schématique, art mystérieux avec ses représentations d'êtres fantastiques, mi-hommes mi-animaux, dont la signification nous échappe.

Ces peintures, ces dessins, ces gravures, ces sculptures sont le témoignage d'un pouvoir d'abstraction, de la capacité de regarder tout en se dissociant du milieu ambiant et en créant avec lui une relation nouvelle. Ces manifestations d'une intelligence évoluée et d'une sensibilité affinée sont très récentes dans l'histoire de l'humanité, donc beaucoup trop tardives pour nous aider à découvrir où pourrait se situer le seuil de l'homínisation.

5 — *Les sépultures intentionnelles*

Le problème des sépultures intentionnelles durant l'Age de la Pierre taillée a fait couler beaucoup d'encre à la fin du siècle dernier et au début de ce siècle. Une polémique passionnée s'était engagée sur ce sujet qui mettait en question le degré d'intelligence des Paléolithiques et, par voie de conséquence, la possibilité d'une sensibilité religieuse. C'était l'époque de la diffusion des théories darwiniennes sur l'évolution et dans le feu des controverses on confondait trop souvent observations objectives et interprétations.

Pour les uns, qui raisonnaient dans une perspective matérialiste, l'intelligence des Paléolithiques était trop peu développée pour leur permettre de faire la différence entre des restes humains et ceux d'animaux. Les cadavres étaient abandonnés et l'idée d'une sépulture

intentionnelle était impensable. Il est piquant de constater que ces thèses trouvaient un accueil favorable chez certains catholiques très attachés à une interprétation littérale de la Genèse. Ils estimaient que la malédiction divine avait entraîné au moment de la chute originelle une dégradation de l'intelligence et que les premiers hommes avaient un comportement qui était très proche de celui des animaux.

Pour les autres, les Préhistoriques inhumèrent intentionnellement leurs morts en suivant les règles d'un rituel bien défini, manifestant ainsi leur croyance en l'existence d'une âme qui survivrait au décès. Donc, comme l'écrivaient les abbés Bouyssonie et Bardon: «il y avait de la religion dans l'humanité».

Actuellement, à la suite de fouilles conduites dans des conditions scientifiques rigoureuses, tous les spécialistes sont d'accord pour admettre l'existence de sépultures intentionnelles au Paléolithique moyen, il y a environ entre 35.000 et 100.000 ans, durant une période où vivait *Homo sapiens neandertalensis*. Elles sont peu nombreuses, une dizaine environ, si l'on se montre très exigeant sur le caractère intentionnel de ces inhumations. Ce petit nombre ne doit pas étonner si l'on sait qu'elles ont été toutes découvertes dans des grottes qui étaient à cette époque des lieux probablement inhabituels pour enterrer les défunts.

La sépulture la plus célèbre, dont le caractère intentionnel est maintenant admis par tous les spécialistes, est celle de la Chapelle-aux-Saints, petit village situé près de Brive, dans le Sud-Ouest de la France. Elle fut découverte de 8 Août 1908 par les abbés Bouyssonie et Bardon et livra le squelette pratiquement complet d'un Néandertalien. Pour la description de cette sépulture rien ne vaut le compte-rendu à la fois clair et objectif qu'en ont fait les inventeurs:

«L'homme que nous avons trouvé a été *intentionnellement enseveli*. Il gisait au fond d'une fosse creusée dans le sol marneux de la grotte; ce sol de couleur blanche et dur à entamer, faisait contraste évident avec la couche archéologique. Cette fosse était à peu près rectangulaire, large de 1 m, longue de 1,45 m, profonde de 30 cm environ.

Le corps y était orienté à peu près de E.-O., couché sur le dos, la tête à l'Ouest, appuyée contre le bord de la fosse dans un coin et calée par quelques pierres. Le bras droit était probablement replié,

ramenant la main vers la tête; le bras gauche était étendu. Les jambes aussi étaient repliées et renversées sur la droite.

Au-dessus de la tête, étaient placés trois ou quatre grands fragments plats d'os longs; plus au-dessus il y avait, encore en connexion, l'extrémité d'un métatarsien de grand Bovidé, les deux premières phalanges et une deuxième. Preuve évidente que la patte avait été posée là avec sa chair peut-être pour la nourriture du mort (preuve aussi que la couche n'a jamais été remaniée). Il y avait autour du reste du corps un grand nombre d'éclats de quartz, de silex parfois bien travaillés, quelques fragments d'ocre, des os brisés, etc., et comme dans le reste de la couche archéologique sans rien de bien caractéristique. Sur l'aire comprise entre le bord Ouest de la fosse et la paroi, nous avons rencontré en assez grande abondance des grands fragments d'os, des mâchoires, des vertèbres de Renne en connexion; une vertèbre de grand Bovidé et de très belles pièces en silex sous des blocs de rochers».

Il faut compléter cette description en signalant que dans la fosse, à proximité du squelette, de très beaux outils en pierre taillée avaient été disposés. Ceux-ci avaient été dérobés par un ouvrier à l'insu des fouilleurs qui, de ce fait, n'ont pas eu la possibilité d'en faire mention.

Enfin, autre observation intéressante: «Tout à l'entrée (de la grotte)... dans une petite fosse creusée, semble-t'il intentionnellement et sous les blocs, gisait une corne de grand Bovidé et, au-dessus ou autour, beaucoup de grands fragments d'os longs, de crâne et de vertèbres du même animal (un atlas complet d'après M. Harlé); un arrière, il n'y avait guère que du Renne, plus loin enfin, au-dessus de l'Homme, de nouveau du grand Boeuf. Puis, la couche archéologique allait s'affaiblissant pour s'éteindre bientôt».

Dans leur publication de 1913 les abbés Bouyssonie et Bardon estiment qu'il s'agit d'une sépulture intentionnelle où l'on discerne des marques d'attention et de respect. Certes, disent-ils, on n'a pas la preuve péremptoire que les Néandertaliens croyaient à l'existence d'une âme immortelle mais «l'esprit est naturellement porté à cette conclusion... dans la mesure où il est démontré par la philosophie et la science que l'acte d'ensevelir les morts suppose des croyances et des sentiments religieux».

Pour fonder leur argumentation les abbés regroupent leurs observations faites durant la fouille selon six thèmes. Ils font des comparaisons avec les données recueillies dans d'autres sépultures

moustériennes qui venaient d'être découvertes dans le Sud-Ouest de la France et se servent de données tirées de l'ethnographie comparée. Ces six thèmes sont les suivants:

1 — position repliée des corps, analogue à celle du sommeil qui donne la meilleure image de la mort.

2 — existence d'une fosse funéraire creusée artificiellement.

3 — mesures de protection du cadavre: larges plaques d'os sur la tête.

4 — provisions de bouche: patte de boeuf disposée à portée de la main droite et, un peu plus loin, portion notable de colonne vertébrale de Renne.

5 — signification magique de la fosse creusée à l'entrée de la grotte et qui renfermait une corne de Bison. Rite de protection du défunt.

6 — outils en pierre de belle facture à proximité du corps.

A notre avis, ce sont les deux premiers arguments (position repliée du corps et fosse artificielle) qui militent en faveur de la thèse de l'inhumation intentionnelle. Les trois suivants (mesures de protection du cadavre, provisions de bouche, fosse rituelle creusée à l'entrée de la grotte) ne me semblent valables que dans la mesure où la preuve d'une sépulture intentionnelle a été préalablement administrée. Ce qui est le cas ici. Quant au dernier (outils de belle facture) il me paraît peu convaincant car la notion de «belle pièce» est le fruit de conceptions techniques et esthétiques qui sont les nôtres mais pas forcément celles des Néandertaliens.

L'existence de sépultures néandertaliennes est maintenant admise bien qu'elles soient peu nombreuses. Quelle est la signification de rites funéraires incontestables et qui présentent peu de variations d'une sépulture à l'autre?

Un recours prudent à l'ethnographie comparée nous indique que pour beaucoup de populations primitives les conditions d'existence des défunts ne se différencient pas fondamentalement de celles des vivants, ce qui explique que l'on dispose à côté du cadavre des armes et des vivres. Nous savons aussi que durant les périodes les plus anciennes de l'Antiquité classique on croyait que l'âme des défunts continuait à vivre sous terre et restait près des hommes.

On ne manquait donc jamais de disposer dans la sépulture des objets qui pouvaient leur être utiles.

Cette méthode comparative est-elle valable pour le cas des Néandertaliens? Ce n'est pas évident et nous n'en savons rien car ces croyances sur la mort et la survie sont liées à un système de pensée qui ne devait pas être celui de l'Homme de la Chapelle-aux-Saints. On peut simplement affirmer que le soin apporté à inhumer un défunt et les attentions qui lui sont témoignées sont les manifestations de liens affectifs entre individus et vraisemblablement de liens sociaux qui assuraient la cohésion du groupe.

Le bilan de notre approche du seuil de l'hominisation, le «Rubicon cérébral» comme on le qualifie souvent, peut paraître dérisoire. En fait, nous butons sur la pauvreté des documents que l'action destructrice du temps a consenti à nous léguer et également sur la difficulté à les interpréter.

La Paléontologie nous éclaire sur les grands paliers de l'hominisation: *Ramapithecus* (environ une dizaine de millions d'années), Australopithécidés (environ 3 millions d'années), *Homo habilis* (environ 2 millions d'années), *Homo erectus* (de 1.200.000 à 400.000 ans), *Homo sapiens* (environ 300.000 ans). A partir de ce schéma très simplifié, nous pouvons saisir quelles sont les deux hypothèses qui sont actuellement soutenues sur l'origine du genre *Homo*:

1 — *Ramapithecus* est l'ancêtre direct de *Homo* mais les formes intermédiaires ne sont pas encore connues.

2 — Le genre *Homo* descend des Australopithécidés et de *Homo habilis*. Il y aurait plusieurs espèces d'Australopithécidés dont une seule serait à l'origine de *Homo*.

Les nouvelles découvertes qui ne manqueront pas d'être faites durant les prochaines décennies apporteront des arguments en faveur de l'une de ces deux thèses mais elles confirmeront la continuité biologique entre fossiles pré-humains et humains, rendant illusoire toute tentative de fixation du seuil de l'hominisation.

Le recours aux vestiges archéologiques paraît bien aléatoire. Qu'il s'agisse de l'utilisation volontaire du feu ou des sépultures intentionnelles, les indices probants d'une activité réfléchie sont tardifs et correspondent, dans la plupart des cas, à l'apparition d'*Homo sapiens*. Tout au plus, le progrès dans la fabrication des outils et,

peut-être, le goût de la perfection technique sont-ils décelables dès la venue de *Homo erectus*. On est loin d'atteindre le «Rubicon cérébral».

Cette impuissance de l'Archéologie pour nous aider à saisir où et comment se situe le phénomène de l'hominisation autorise à formuler trois constatations:

1 — L'Archéologie ne nous offre pas la possibilité de déceler la transformation mentale qui s'opère chez un Primate qui franchit le seuil de l'hominisation. C'est seulement, après coup, lorsque l'activité réflexive se sera manifestée depuis un certain temps que ses effets seront matériellement décelables.

2 — Pour juger si une manifestation porte le témoignage de l'activité réfléchie, notre esprit est obligé de choisir des critères qui sont les produits de notre univers logique d'hommes du 20ème siècle. Ils sont au moins partiellement inadéquats en raison de l'abîme qui sépare notre mentalité de celle de nos lointains ancêtres.

3 — Il n'existe pas toujours une corrélation entre le développement des types humains et celui des types culturels, il est donc délicat de s'appuyer simultanément sur les données fournies par la Paléontologie humaine et sur celles fournies par l'Archéologie préhistorique. Autrement dit, l'évolution culturelle peut se réaliser à une vitesse différente de celle de l'évolution organique. Un bon exemple de cette absence de corrélation nous est fourni par l'Atérien d'Afrique du Nord.

L'Atérien est une culture nord-africaine qui s'est éteinte il y a environ 30.000 ans. Par les caractéristiques techniques de ses industries elle est très proche du Moustérien, culture de *Homo sapiens neandertalensis*. Pendant longtemps on n'avait pas trouvé de restes fossiles de l'Homme atérien et l'on avait logiquement conclu qu'il appartenait à la race de Néandertal. Or, les découvertes faites en 1975 à Temara et à Dar-es-Soltan, près de Rabat, ont montré qu'il n'en n'était rien mais que l'Homme atérien était un *Homo sapiens sapiens* qui, par sa morphologie, se rapproche des types humains vivant actuellement en Afrique du Nord.

Il faut un support organique suffisamment évolué pour accueillir la pensée réflexive. Tout nous laisse supposer que l'évolution de ce support a dû se faire lentement et qu'elle s'est étalée dans l'espace. On doit abandonner l'idée que le passage de la frontière entre

animalité et humanité s'est effectué de façon ponctuelle, que le «Rubicon cérébral» a été franchi en un saut d'une rive à l'autre. Ces constatations ne contredisent en rien l'idée que Dieu a créé l'Homme. Ce geste n'est pas limité dans le temps mais il s'insère harmonieusement dans le mouvement général de la Création.

ABBÉ JEAN ROCHE

Bibliographie

- BERGSON H. (1970) — *L'évolution créatrice*, Edition du Centenaire, Paris, Presses Universitaires de France.
- BONÉ E. (1980) — *Paléontologie et reconnaissance de l'Homme*, Paris, Etudes, 352/1, 39-57.
- C. N. R. S. (1980) — *Les processus de l'hominisation. L'évolution humaine. Les faits. Les modalités*, Colloques internationaux du Centre National de la Recherche Scientifique, n.° 599, Paris (1981). Editions du C.N.R.S.
- LE ROY E. (1928) — *Les origines humaines et l'évolution de l'intelligence*, Paris, Boivin.
- PIVETEAU J. (1973) — *Origine et destinée de l'Homme*, Paris, Masson.
- ROCHE J. (1976) — *La découverte de la Chapelle-aux-Saints et sa contribution à l'étude des sépultures paléolithiques*, Humanisme et Foi chrétienne, Mélanges scientifiques du Centenaire de l'Institut Catholique de Paris, Paris, Bauchesne, 363-368.
- TEILHARD DE CHARDIN P. (1956) — *Le groupe zoologique humain*, Paris, Albin Michel.